

—Voici celui qui m'a consolée, qui m'a soutenue, qui a écarté les broussailles et les pierres du chemin que je suivais pour arriver jusqu'à vous, qui a été pour moi le plus dévoué des protecteurs, Grand père, voulez-vous que je lui donne le nom de fiancé ?

Et plus bas elle ajouta, rougissante et les yeux baissés :

—Nous nous aimons !

Jacques tomba aux pieds de la jeune fille et pressa contre ses lèvres sa main qui s'abandonnait en pleurant de bonheur.

—Chère fille, dit en souriant M. Savaron, tu as choisi le mari que je t'aurais destiné moi-même. Vous serez mes deux enfants. Embrassez votre vieux grand-père !

Et ses bras tremblants unirent dans la même étreinte le jeune homme et la jeune fille.

Cette scène, les adieux qui suivirent, retardèrent le départ, et la pendule du salon marquait une heure du matin lorsque M. Savaron prit congé des Ferlat et partit en emmenant sa petite-fille.

La voiture, après avoir roulé bruyamment dans la cour de l'hôtel, s'arrêta devant le perron du vestibule. M. Savaron descendit et tendit la main à Thérèse pour l'aider à descendre à son tour.

Jean, le maître d'hôtel, les éclairait.

—Faites réunir tous les domestiques dans la bibliothèque, lui dit M. Savaron.

Il voulait le soir même présenter Thérèse aux gens comme leur nouvelle maîtresse. Ils montèrent. Godelaine les attendait en haut et s'inclina respectueusement devant la jeune fille.

En quelques mots, il mit M. Savaron au courant de ce qu'il avait fait pour Charlotte et de la manière dont elle était partie.

—La pauvre fille ! murmura Thérèse qui ne pouvait s'empêcher de la plaindre.

On vint annoncer que tous les domestiques étaient réunis, ainsi que M. Savaron en avait donné l'ordre. Celui-ci prit Thérèse par la main et la conduisit dans la bibliothèque.

Un grand silence se fit à leur entrée, car les gens avaient le pressentiment de quelque événement extraordinaire.

M. Savaron parla, et dans l'immense salle un peu sombre, éclairée seulement par une lampe, sa voix prit une solennité singulière.

—Vous êtes tous depuis longtemps à mon service, dit-il, tous vous vous rappelez l'époque où je cherchais à retrouver dans le monde l'enfant disparue de mon fils. Le hasard semblait avoir favorisé mes recherches, et pendant deux ans a habité sous ce toit une jeune fille que je croyais être ma petite fille. J'avais été victime d'une erreur. Voici la véritable Thérèse Savaron, enfin retrouvée. Vous la connaissiez déjà, puisque, pour arriver jusqu'à moi, elle était entrée dans ma maison comme demoiselle de compagnie sous le nom de Mlle Duparc. Vous savez combien elle est bonne et vertueuse, et je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez l'aimer, la respecter et lui obéir.

La vive satisfaction avec laquelle fut accueillie cette nouvelle inattendue atténua la surprise qu'elle devait causer.

Thérèse, en effet, ainsi que venait de le laisser entendre M. Savaron, avait su déjà par sa douceur et sa bienveillance, qui faisaient un si grand contraste avec le caractère altier de Charlotte Gibert, se concilier l'affection et le dévouement de tous.

Lorsque les domestiques, en se retirant, défilèrent devant elle la saluant tour à tour, la joie qu'elle lut sur chacun de leurs visages l'émut doucement, et elle ne put retenir quelques pleurs. Elle remarqua en ce moment l'absence de la femme de chambre et elle interrogea à ce sujet. Apprenant qu'elle avait suivie son ancienne maîtresse.

—Je l'approuve, dit-elle, de lui être restée fidèle !

Son grand père la conduisit jusqu'à son appartement, l'ancien appartement de Charlotte ; mais, par un sentiment de délicatesse, elle voulait reprendre, au moins pour ce soir-là, la chambre qu'elle avait occupée comme demoiselle de compagnie. M. Savaron la quitta après l'avoir serrée une fois de plus dans ses bras, et il lui dit en déposant un baiser sur son front :

—Chère fille aimée, le bonheur de ma vieillesse commence à partir de cette minute.

—Dieu m'accorde, répondit Thérèse, de vous prolonger ce bonheur de longues années encore.